

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Sur le « journal » d'Anais Nin

Pierre Brodin

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre-décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brodin, P. (1966). Sur le « journal » d'Anais Nin. *Liberté*, 8(5-6), 122-124.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

*sur le "journal" d'anaïs nin*

Il est extrêmement agréable et réconfortant de penser que les Américains reconnaissent enfin le talent et l'importance de l'oeuvre d'Anaïs Nin. Depuis longtemps, certes, les initiés connaissaient *LES CITES INTERIEURES*, mais les critiques européens en savaient plus long sur l'auteur des *MIROIRS DANS LE JARDIN* et d'*UNE ESPIONNE DANS LA MAISON DE L'AMOUR* que ses propres compatriotes. Ce n'est pas la première fois qu'un tel phénomène se produit : il suffit de rappeler les illustres exemples d'Edgar Poe, de Henry James et, dans une large mesure, de William Faulkner, qui furent appréciés à leur juste valeur dans l'Ancien Monde avant de l'être dans le Nouveau.

Le *JOURNAL*, dont une partie vient d'être publiée en Amérique (et qui sera bientôt traduit dans toutes les langues) est un livre capital. Henry Miller, qui l'avait lu en manuscrit disait, il y a plus de dix ans, qu'on comparerait un jour ces confessions à celles d'Abélard, de Saint Augustin, de Rousseau et de Proust. Gardons-nous de toute exagération de ce genre, et disons seulement que l'intérêt du *JOURNAL* est immense, tant par ce qu'il nous dit des écrivains et artistes qui ont été les amis de l'auteur que parce qu'il nous révèle sur une femme et sur un écrivain exceptionnels.

On voit, tout d'abord, défiler dans ces pages un très grand nombre de gens intéressants, tels que Henry Miller, sa femme June, Antonin Artaud, le Dr. Allendy, le psychanalyste Otto Rank. Le portrait de chacun de ces individus, tel qu'il ressort des notations successives d'Anaïs Nin, est fascinant. L'auteur du *TROPICQUE DU CANCER* est là tout entier, avec son tempérament à la fois violent et doux, lyrique et cynique, romantique et réaliste. Nous le saisissons sur le vif, dans les cafés parisiens et dans les milieux bohèmes de la capitale, dans les maisons de tolérance et à travers les conversations littéraires et artistiques échangées dans le petit village balzacien de Louveciennes, cadre des premières pages publiées ici. Il finit par faire explosion, par sortir de ce *JOURNAL* comme un héros de roman grandeur nature, et nous ne pouvons

plus le voir autrement qu'émergeant des « collages » d'Anaïs Nin. De même sa femme June, belle, trompeuse, artificielle, malheureuse, éclairée par la magnifique compréhension et générosité d'Anaïs Nin, qui a vu en elle une femme, et d'abord une femme. Les pages consacrées à Artaud sont également remarquables. Anaïs Nin a connu ce « plus malade des surréalistes » à un moment où déjà sa maladie était incurable, mais elle évoque, en quelques pages, les idées profondément novatrices d'Artaud sur le théâtre de la cruauté, et fait toucher du doigt la grandeur de ce génie tourmenté, père spirituel de spectacles contemporains tels que le MA-RAT-SADE de Peter Weiss.

Le JOURNAL recrée d'une façon extraordinaire le climat de l'entre-deux guerres à Paris, tant dans les milieux littéraires et artistiques français (rive gauche et rive droite) que dans les milieux d'expatriés américains de Montparnasse.

Mais l'oeuvre d'Anaïs Nin est surtout féconde par ce qu'elle nous révèle de la genèse de ses écrits (son premier ouvrage, commencé à seize ans, sur D.H. Lawrence, son oeuvre poétique *LAD-DERS OF FIRE*, etc.) et de son évolution spirituelle et artistique.

Anaïs Nin était née catholique. Elle abandonne la foi à treize ans, parce que son père divorcé n'est pas rentré à la maison, comme elle l'avait demandé à Dieu. Ce père, le célèbre pianiste espagnol Joachim Nin, exercera une profonde influence sur elle. Il faudra qu'elle se délivre d'un amour blessé, qu'elle passe par diverses expériences dont celle de la psychanalyse pour se trouver elle-même. Ce ne sera pas sans douleur, mais le fruit de cette longue quête est la re-crédation d'un être original, généreux, lucide, cultivé, qui a réussi à vivre sa vie en combinant les qualités de l'artiste, de la femme d'action et de la femme tout court, en gardant l'héritage franco-hispano-danois de ses parents et en maîtrisant la langue la plus difficile de toutes, l'anglais appris à force de volonté par la fréquentation de quelques grandes oeuvres littéraires anglo-saxonnes et à l'aide d'un sens inné de la musique, de la peinture et de la poésie.

Ajoutons que le JOURNAL est, du point de vue du style, un ouvrage magnifique. L'auteur, renonçant à la vision poétique et à l'imagerie surréaliste de ses romans, écrit sur un mode aussi naturel que possible. Elle atteint fréquemment à un dépouille-

ment qui contraste avec les subtils artifices, la préciosité, les « japoneries » de certaines de ses oeuvres d'imagination. Ce style, peut-être moins orné, moins somptueux que celui des romans est cependant entièrement satisfaisant parce qu'il colle à la réalité jusque dans les arcanes les plus complexes de celle-ci et dans le déroulement fluide d'une très fine psychologie.

Il faut espérer que les éditeurs américains ne nous feront pas attendre trop longtemps le tome II, qui couvrira sans doute le retour en Amérique de l'auteur, ses rapports avec d'autres écrivains importants, tels que Durrell, et sa ré-acclimatation dans une civilisation qu'elle avait quittée pendant de longues années. J'irai plus loin : il me semble nécessaire que la totalité du JOURNAL soit livrée au public, dans un avenir pas trop éloigné, une fois levés les interdits des personnages vivants qui croient pouvoir effacer la vie en retardant la publication d'un oeuvre sincère qui appartient au patrimoine littéraire du XXème siècle.

PIERRE BRODIN

*va jouer avec la poussière*

*(à propos des récents carnets*

*de montherlant, camus et saint-exupéry)*

A-t-on le droit d'associer, fut-ce pour les comparer des auteurs aussi différents que Montherlant, St-Exupéry et Camus ? Deux d'entre eux sont morts, le troisième vit dans une sorte de réclusion volontaire, mais le seul des trois qui, après une comédie médiocrement agréable, est entré à l'Académie Française. Il est vrai que St-Exupéry disparu à la fin de la guerre, et Albert Camus, tué dans un accident d'auto — deux morts caractéristiques de l'époque — ont disparu sans avoir peut-être donné la pleine mesure de leur talent.

Célèbres tous trois, ils ont atteint un large public. Le champion des trois et même de tous les écrivains français contempo-